

# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF

ABONNEMENTS { Un an ..... 6 f »  
France { Six mois ..... 3 »  
Trois mois ..... 1 50 »

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS { Un an ..... 8 f »  
Extérieur { Six mois ..... 4 »  
Trois mois ..... 2 »

## MINCE D'ÉPIDÉMIE DE GRÈVES! D'EUROPE EN AMÉRIQUE, ÇA RONFLE!



### OURAGANS ET GRÈVES

Les capitalos geignent salement, nom de dieu!

Ils se plaignent de l'été qui ne va pas à leur guise; des tuiles que le vent décroche et qui leur tombent sur la trogne; des orages, des cyclones et des inondations qui dévastent leurs domaines.

Hélas, y a pas qu'eux d'atteints! Plus que ces salauds, quantité de pauvres bougres, de paysans, pâtiront des troubles climatiques, — et ça s'ajoutera à leur misère déjà grande.

Les chameaucrates, si jérémiards quand il s'agit d'eux-mêmes, trouvent naturelle la déche populaire: ils considèrent que le pauvre monde n'est sur terre que pour peiner et souffrir tant et plus.

Par contre, plus on va, moins cette appréciation est du goût du populo: il veut vivre!

Et ce manque de résignation, enquiquine les richards autant que les tempêtes, les fait se plaindre et leur donne à supposer que la boule ronde déraile. Et fichtre, c'est très légitime que l'appétit vienne enfin au populo: il a un ventre, c'est pour l'emplir! Il a parfaitement raison de vouloir jouir de l'existence et de n'en plus pincer pour confire dans la mistoufle.

Aussi, fait-il de la rouspétance.

« Pas assez! » clament les impatients qui voudraient vite voir le bout de la misère humaine et la fin de toutes les mufleries autoritaires.

Et les impatients n'ont pas tort!

Le populo fait concurrence aux escargots, sur le chemin du progrès, — et même certains prétendent que les limaces lui font le poil en vitesse. Or, en une saison où les bicyclettes, les automobiles et les trains électriques filent dar-dar, c'est bougrement triste de reluquer pareil spectacle.

Pourtant, il semble que les bons bougres ont des intentions d'accélérer leur allure: en Amérique comme en Europe il se mijote des grèves gigantesques.

C'est-y un ricochet des ouragans climatiques et y a-t-il des influences électriques qui secouent le populo et troublent en même temps l'atmosphère?

Je m'en fous!

L'important est qu'on se dégrouille.

Jusqu'à maintenant, il est vrai, ces grèves soufflent en vents coulis, défrisant à peine la tignasse des richards.

Mais qui peut prévoir?

Les cyclones, à leur point de formation, peuvent à peine soulever un fêtu de paille.

Il en est de même des ouragans populaires.

Eh donc, pour l'instant, reluquons où en sont les choses — et que chacun, selon ses forces, active le bouillonnement:

A Lyon, la grève générale du bâtiment va un peu piano. On ne dirait pas que le patelin fourmille de bons fioux qui savent que, tant qu'on n'aura pas liquidé la société capitaliste y aura rien de fait pour le populo.

En Bretagne, au contraire, quoique les pêcheurs n'aient pas deux liards d'idées sociales dans le siphon, les bougres y vont dar-dar: au lieu de faire des signes de croix, ils tapent dans le nez des pandores, cassent les vitres des mairies et chahutent les exploiters.

En Belgique, dans le Borinage, 20.000 mineurs sont sortis des puits.

En Italie, dans les provinces de Ferrare et de Bologne, les moissonneurs rouspètent ferme. A Mascara y a eu tamponnage entre les gendarmes et 300 moissonneurs.

Et foutre, y a pas qu'en Italie où les faulx

des culs-terreux luisent, dressées au soleil!

En Hongrie, dans l'Alfeld, qui est une plaine immense, n'en finissant plus, — tellement vaste qu'il y pousse environ pour 200 millions de blé! — mais où le paysan est plus misérable que les pierres, car la terre y est propriété de barons féodaux, les campluchards se rebiffent. Ils refusent de moissonner pour des prix de famine!

Les richards pourraient facilement ouvrir la main et accorder aux pauvres bougres la mince amélioration qu'ils mendigotent.

Je t'en fous! Ils ont ordonné à la gouvernance d'expédier des troubadés, — et des régements entiers se sont amenés.

Les culs-terreux se laisseront-ils affamer et fusiller?

En Angleterre, il vient aussi d'éclater une sacrée grève, celle des mécaniciens. Et cette grève prouve richement que tant que les turbinateurs ne sortiront pas de l'ornière capitaliste, y aura rien de fait! En face de l'union des ouvriers s'est dressée la coalition patronale.

Ça se mijotait depuis un bout de temps: les mécaniciens tiraient des plans pour décrocher — directement, sans loi, simplement en l'exigeant des exploiters, — la journée de huit heures.

Pour ça, l'autre matin, les ouvriers d'un grand baigne ont plaqué le boulot. Illico, d'un bout de l'Angleterre à l'autre, les patrons ont fichu sur le pavé le quart de leurs ouvriers. Sans barguigner, du tac au tac, les mécaniciens ont alors proclamé la grève générale.

De la sorte, à l'heure actuelle, y a là-bas quelque chose comme 50.000 grévistes.

Mais foutre, c'est encore les Etats-Unis qui tiennent le record des grèves monstres: 250.000 gueules noires viennent de sortir des puits et de se foutre en grève! La cessation du travail s'étend à cinq Etats: l'Ohio, la Pensylvanie, l'Indiana, l'Illinois et la Virginie.

Ce qui, là-bas, peut accentuer les événements, c'est que les capitalos sont des crapules audacieuses: les voyez-vous profitant de la grève



pour installer dans les mines la machine à extraire le charbon qui foutra définitivement sur la paille, pour le moins, la moitié des gueules noires!

C'est pour le coup que la grève tournerait au tragique! Les Américains ne se laisseraient sûrement pas assassiner sans mot dire... et ce serait la guerre sociale!

Mille tonnerres, voilà un sacré chapelet de grèves! Si seulement les bons bourgeois qui sont en mouvement avaient le ciboulot dégrasé de préjugés et la notion exacte de ce qu'il faut tenter, ça ronflerait, foudre!

La Sociale ne tarderait pas à nous faire risette!

La triste couillonnade que d'user ses forces à liarder et à mendigoter avec les exploités, au lieu de parler et d'agir en hommes.

Que seraient, livrés à eux-mêmes, les capitalistes qui font les flambards?

Une chiffe et pas plus!

C'est-y eux qui feraient tourner les machines, qui descendraient au fond des puits extraire le charbon, qui ensèmeraient et faucheraient le blé?

Ah ouat, ils ne sont même pas foutus d'enfiler leurs chaussettes : pour ça il leur faut un larbin!

Y a donc pas à leur parler de travail!

C'est pourquoi les chameaucrates ne vivent que de rapines, de pillages et d'assassinats — le jour où le populo sera décidé à y mettre un bouchon — leur règne sera fini.

Si, au lieu de se borner à leur réclamer quelques centimes d'augmentation, quelques minutes de réduction sur la journée de travail,

Les bons bourgeois se dressaient énergiques, clamant : « Nous ne voulons plus être volés et écorchés vifs!... Nous avons soupé d'endurer vos crimes!... »

Quelle débacle!

La société capitaliste s'effondrerait, aplatie, écrabouillée, — kif-kif une bouse de vache sous le sabot d'un cul-terreux.

## AUX COPAINS

Cette semaine — pour une fois seulement — le caneton n'a que quatre pages.

Pourquoi? C'est-y que le tirage est insuffisant? Foutre non! Si les règlements s'effectuaient avec ponctualité le canard ferait ses frais, — et au delà.

Seulement, voilà le hic : certains vendeurs oublient de régler et ça fiche des bâtons dans les roues.

Pour parer radicalement à ces inconvénients, il faut que la vente augmente assez pour rendre insensibles les défauts de règlements ; et il faut aussi que les vendeurs en prennent moins à leur aise!

Donc, que les camarades qui ont le caneton à la bonne se décarcassent : qu'ils dégottent chacun quelque nouveau lecteur, quelque nouvel abonné — et aussi des vendeurs.

Un bon coup de collier et les anicroches seront impossibles — et ça n'en ronflera que mieux.

## LETTRE, PLUS QU'OUVERTE, A Camille Pelletan

L'autre matin, vous vous êtes fendu d'une chouette tartine, dans l'Eclair :

Vous avez gueulé contre ce procès, — plus fantastique encore que monstrueux, — manigancé au fin fond de l'Algérie, par quelques chats-fourrés hargneux, en démangeaison d'avancement, contre André Reclus, coupable d'avoir remis à Ramsont et Vernet une affiche du Père Peinard que ceux-ci collèrent sur un arbre de Ténés.

C'est d'autant plus chouette à vous d'avoir gueulé contre cet arbitraire fantastique que — je ne crois foutre pas me tromper! — vous et Rochefort avez été les seuls à rouspéter à ce sujet.

Ceci constaté, laissez-moi vous poser une petite question : pourquoi avez-vous attendu jusqu'à l'autre jour pour protester contre l'application des « lois scélérates »?

Je ne dis pas : contre la loi elle-même, contre son principe. Non!... vous m'objecteriez avec raison vos protestations, votre vote contraire, etc.

Je parle de sa mise en pratique. Pourquoi avoir attendu que les « lois scélérates » frappent un Reclus pour faire du fouan?

Est-ce ignorance?

Peut-être!... Les « lois scélérates » n'étant en vigueur que contre le populo il se peut que, dans votre monde, vous n'avez rien su des mesures odieuses qui atteignent journellement des pauvres gens dont tout le crime consiste à désirer ardemment que, sur les ruines de la

société affameuse actuelle, se réalise une société où chacun bouffe à plein ventre, où nul ne refille la comète et où tous aient leurs coupées franches.

Pour beaucoup, cette ignorance des vilenies policières, que gratuitement je vous suppose, serait une excuse potable.

Pour vous, elle n'en est foutre pas une! Votre qualité de mandataire du peuple implique la désagréable corvée d'être aux aguets continuels sur ce qui advient à vos mandants : rien de ce qui les touche ne devrait vous laisser indifférent.

« Besogne impossible! » objecterez-vous. Eh, cela même indique combien est ridicule cette fonction de mandataire!... mais passons, — laissons le parlementarisme à son fumier.

Je trouve donc passablement étrange que vous ayez attendu jusqu'à hier pour dénoncer la mise en pratique de la « loi scélérate ».

Et plus étrange encore votre naïveté! Vrai, vous êtes renversant! Vous êtes tout épaté de voir cette cochonne de loi appliquée à un colleur d'affiches, — et vous écrivez :

« Quand on a voté, non sans en rougir, l'odieuse loi qui déshonore nos codes... »

Pardon si je vous la coupe, mais c'est trop de bourdes! Où diable avez-vous pêché que la loi scélérate déshonore le code Napoléon? Cré-dieu, lisez donc ce sale bouquin et vous y dénicheriez bougrement de lois pour le moins aussi dégueulasses que celle qui, à vous entendre, le déshonore.

Sur ce, je ferme la parenthèse et je reprends :

«...On a déclaré cent fois qu'elle était uniquement dirigée contre les plus fervents ennemis de la Société; et que son seul but était d'arrêter, en les terrorisant, les attentats... Et voilà le crime qu'on demande à frapper... avoir affiché deux affiches du Père Peinard... Ces sortes d'accidents ne manquent jamais d'arriver, quand on laisse se glisser dans les lois des mesures violentes et arbitraires. Ceux qui les réclament jurent, pour les obtenir, qu'ils ne s'en serviront que dans les cas tout à fait exceptionnels. Une fois qu'ils les ont, ils en profitent... »

Et oui, c'est comme ça : y a pas de mensonge que n'arbore un ministre désireux de faire voter quelque chose. Et, puisque vous étiez fixé, c'était à vous de faire du raffut en conséquence.

Vous aurait-on déclaré mille fois — au lieu de cent — que cette garce de loi ne visait que les auteurs d'attentats la raison n'en était, malgré ça, pas suffisante pour vous la faire accepter.

Mais non! Au lieu de vous mettre carrément en travers, vous avez aidé à sa confection.

Je sais : vous avez voté contre!...

La belle foutaise!

Il fallait agir vigoureusement si vous teniez à éloigner de vous tout soupçon de complicité dans la confection de cette horreur. Pour cela, le mieux était de cracher votre démission à la hure du président.

Vous ne l'avez pas fait. Tant pis pour vous!

Aussi, votre part de responsabilité est grande, — d'autant plus grande qu'il y a presque récidive : lors du règne ministériel de votre copain Bourgeois, vous avez eu le tort de ne pas vous atteler énergiquement au déracinement de la « loi scélérate ».

Vous avez feint de la croire spéciale aux fauteurs d'attentats.

Ce n'est pas bien, savez-vous! Pas bien du tout, nom de dieu!

Enfin, à tout péché miséricorde. Vous venez de commettre une bonne action, et fichtre, ça éponge bien des choses...

Seulement, afin que vous ne puissiez plus, — au moins sur ce chapitre, — fauter à nouveau par ignorance, laissez-moi vous donner quelques tuyaux.

Et d'abord, sachez que la « loi scélérate » a eu pour résultat immédiat la création d'un policier nouveau modèle : le *pointeau*.

Ce mouchard passe, de une à sept fois par semaine, — suivant la tête des bons fieux qu'il surveille, — chez leur pipelet, à leur gargote, etc. Il va aussi chez leur patron, fait des ragots et, neuf fois sur dix, réussit à les faire balancer.

Tâchez donc de me dire en vertu de quel article du code se pratique cette surveillance policière?

Ce n'est pas tout! Il faut que je vous apprenne aussi que, chaque fois que le Tanneur National se déplace, dans toutes les villes où il s'arrête, la police, histoire de prouver son ardeur protectrice, fiche pour quelques jours au bloc quelques bons bourgeois happés à l'aveuglette.

Il en fut de même, à Paris, lors du voyage du tsar. Le brouhaha des fêtes vous empêcha probablement d'apprendre que trois ou quatre douzaines de suspects furent, en l'honneur du tsar, hospitalisés à Mazas.

Et, pas plus vieux que la quinzaine, l'unique résultat de la pétarade du Grand-Prix n'a-t-il pas été l'arrestation sans mandat aucun de je ne sais combien de prolos?

Voulez-vous qu'à ces faits d'arbitraire, sans sanction justicière, j'ajoute quelques condamnations? Voici :

L'an dernier, à Marseille, pour quelques paroles malheureuses en réunion publique, paroles qualifiées apologetiques, Octave Jahn a été condamné à deux ans de prison.

A Millau, il y a trois semaines, pour avoir, en pleine foire aux domestiques, sous l'écoulement de ce marché de chair humaine, crié « vive l'anarchie! » Mounysset a été condamné à trois mois de prison.

A Toulon, celle, perquisitionnée en février dernier et trouvée détenteur... d'un cahier de chansons, vient, ces jours passés, d'écoper de trois mois de prison, — toujours en vertu des « lois scélérates! » Les juges ont prétendu que son cahier de chansons lui servait pour inciter au vol, au meurtre et au pillage!

Sur ce, je tire l'échelle! Je pense, mon vieux Camille, en avoir assez dégoisé pour vous convaincre que la « loi scélérate » n'en est plus à son baptême.

Si, d'ailleurs, ça ne vous suffisait pas, j'ai une sacrée kyrielle de faits à ajouter aux tuyaux ci-dessus.

Et maintenant, laissez-moi vous dire : puisque vous avez fauté, — par ignorance ou autrement, — faites pénitence, nom de dieu!

Oh, une pénitence pas trop dure, gueulez tant et plus contre les « lois scélérates », attaquez-vous d'arrache-pied à cette abomination!

## LETTRE D'ESPAGNE

Barcelone, le 3 juillet 1897.

Nous sommes en pleine Inquisition. Que les lecteurs du Père Peinard en jugent.

Il y a quelques jours nos vingt compagnons — innocents comme tous les autres, — mais qui ont été condamnés dans le procès de Montjuich à 20, 18 et 10 ans de travaux forcés sont partis de cette ville.

La seule façon dont ils ont été traités pour ce départ, prouve à quel degré l'Inquisition fonctionne en Espagne.

La veille du départ, à neuf heures du soir, les gendarmes se rendirent à la forteresse de Montjuich. Les vingt malheureux leur furent remis, menottés, et, sans leur dire où on les conduisait, sans leur permettre d'emporter leurs effets, ils furent transportés à la prison nationale de Barcelone. Ils passèrent la nuit là, sans pouvoir dormir, toujours les menottes aux mains.

A six heures du matin, sans qu'on leur eût donné à manger ni à boire, ils quittèrent la prison, escortés par une véritable armée de gendarmes et de policiers.

Malgré que le transfert des condamnés eût été tenu secret, quelques familles et des amis des malheureux avaient appris la nouvelle et attendaient aux alentours de la prison.

Ils sortent : quelques-uns vont nu-tête, d'autres sans veston, jaquette ou blouse, deux n'ont pas de chaussures aux pieds. Et cela parce qu'on leur a fait quitter Montjuich en hâte, sans leur laisser prendre leurs effets.

Au coin de la rue Lealteam (Loyauté) des gendarmes à cheval sont rangés. Mais les familles, les amis et le peuple qui attendent n'y font guère attention et de toutes les poitrines s'échappent des clameurs de protestation : « Assassins!... Laissez les!... »

A leur tour, les condamnés clament : « Vive l'Anarchie! A bas l'Inquisition! Nous sommes innocents! On nous a torturés! »

Les familles s'approchent des prisonniers pour leur donner quelques sous, du linge ou des hardes. Mais les baïonnettes s'interposent et empêchent cet acte simplement humain.

Et le révoltant cortège suit sa route (boulevards St-Paul, Université et St-Pierre) jusqu'à la gare de Saragosse, au milieu de l'indignation et des protestations populaires. L'innocence des prisonniers ne fait de doute pour personne!

A la gare, les cris de : « Misérables! Assassins! » retentissent de plus belle. Et c'est un redoublement de clameurs quand on voit les enfants des prisonniers qui voudraient embrasser leurs pères, repoussés brutalement par les gendarmes.

Devant une telle ignominie, le frère de Jo-



séph Pons, furieux de ne pouvoir dire un dernier adieu à son frère, saute sur un gendarme et lui aurait cassé la gueule sans le grand nombre des policiers. Il fut arrêté sur le champ et amené à Montjuich, escorté par une bande de mouchards et de pandores parmi lesquels se trouvait le tortionnaire Mayans fils.

Le malheureux Pons va apprendre, dans les cachots de la noire et infâme forteresse, ce qu'il en coûte d'avoir, en Espagne, sous le règne de Canovas, des sentiments humains.

Les 20 anarchistes et 15 autres pauvres diables qui allaient aussi au bain furent entassés dans un wagon à bestiaux. Toujours menottés, obligés de rester debout, faute de place pour s'asseoir, les malheureux voyagèrent jusqu'à Saragosse.

La, il fallut changer de wagon quelques-uns de nos camarades pour leur éviter la mort : n'ayant rien mangé depuis trente heures, le manque de nourriture et l'asphyxie les avaient fait s'évanouir.

Ils sont maintenant à la « Prison modèle » de Madrid où ils attendent d'être dirigés sur leur bague définitif.

Voilà comment on traite, en Espagne, les hommes qui, mécontents de l'organisation actuelle, osent rêver une société meilleure pour eux et leurs semblables.

Quand on voit, par les rues, sous les regards de tous, les misérables argousins du gouvernement, du capitalisme ou de la prétraille agir avec tant de ferocité, peut-on douter du rétablissement de l'Inquisition à huis-clos ?

Inutile de dire que la presse espagnole, aussi dégradée que Canovas est crapuleux, n'a pas pipé mot de ces infamies.

Ainsi l'ouvrier comprendra qu'il n'a rien à espérer de ces tas de barbouilleurs de papier, larbins de la bourgeoisie, — qu'il n'a à compter que sur sa propre énergie et sa propre initiative.

T. T.

## A COUPS DE TRANCHET

**Soldats, prenez garde à vous!** — Les copains se souviennent de l'assassinat du troubade Joly, par l'adjuvache Amiel, à Biskra.

Pour la frime l'Amiel a passé en Conseil de guerre à Constantine et a été acquitté.

Inutile de dire qu'il va repiquer au truc et, quand il aura assez tué, on le décorera!

Pour qu'il y ait compensation, le conseil de guerre d'Alger vient de condamner à mort, Chevalier, un simple troufion, qui a manqué de respect à un galonnard.

**Grève de pestailles.** — Eh oui, il paraît qu'une centaine de mouches de la Secrete ont voulu se ficher en grève. Et ça, parce qu'un de leurs chefs, le Fouquet, n'est pas poli avec eux.

Nom de dieu, si mal embouché que soit ce type, il est encore trop poli!

Turellement, Lépine et Puybaraud n'ont pas eu de peine à faire rentrer les roussins dans l'ordre : ils n'ont eu qu'à les siffler et à leur dire de plier l'échine.

## LE "PÈRE PEINARD" en Province

### Encore l'empoisonneur!

ORLÉANS. — Les sales charognes qui trouvent le joint d'utiliser les progrès de la chimie pour fabriquer vinaigres et vins sans y foutre un grain de raisin, empoisonnent le populo qui n'a pas les moyens de s'offrir du piccolo nature — et s'enrichissent vivement.

Car foutre, c'est à remarquer : les plus grands bandits, les plus grands assassins, sont — dans la société actuelle — les mieux cotés et les plus riches.

J'ai déjà astiqué les fesses à un des plus gros négociants de la place d'Orléans. Et il fume, l'animal, pire que trente-six locomotives et un régiment de phoques.

Lui qui est si bien dans la manche des grosses légumes, s'entend dire que ses produits sont de la cochonnerie, — ça le fout à ressort.

Quant à ses prolos, ils ne la font pas claquer : la majeure partie gagne 50 sous par jour et, en plus de leur journée ils ont, la plupart, une trotte de 14 à 15 kilomètres à s'appuyer; les employés de bureau, pour 12 à 14 heures par jour, sont payés 60 francs par mois, déduction faite des dimanches il reste 52 francs.

Et ce qu'ils sont poires, aussi! Tous ces couillons, pour la fête de la fille du singe se sont fendus d'un bronze de 260 balles; y en a qui ont aboulé 4 à 5 francs.

Le singe, finaud, pour les récompenser de leur largesse, leur a collé une cocarde aux couleurs de la ville qu'ils ont arboré le jour de la noce. Ce qu'il y a de plus gondolant c'est que, cet insigne d'esclavage, chaque nègre l'a payé trois sous!

Hein, faut-il que la garce de société actuelle soit abominable pour permettre à des richars d'empoisonner le public et d'avilir à tel point des pauvres prolos.

Si seulement, les exploités, à force d'être étrillés ouvraient toutes grandes leurs lucarnes!

### Mascarades cafardes

TOURS. — Ce patelin vient d'être sali par un congrès prétendu ouvrier — et qui n'était qu'une parlotte de crétins. En fait de prolos on n'y a vu que quelques avachis qui lécheraient le croupion à leurs singes, tellement ils en ont une couche.

Et ce que la cléricaille s'est payée des manifestations! Mince de flafas. Y a eu des processions, avec des repositoires aux carrefours et on a baladé la bannière de Marie, patronne des catins : c'est elle qui découvrit le truc pour amadouer les pigeons..., et les plumer.

Dimanche, pour finir la fumisterie, y a eu cavalcade historique où paraissait un jean-foutre de roi en toc avec sa suite de polichinelles.

Ah, si c'eût été des bons bougres qui eussent ainsi entravé la circulation, ce que la rousse aurait fait des siennes!

Pour les cafards, la police est tout miel et tout sucre, — pour les bons bougres, c'est une autre paire de manches!

Ainsi, les copains sont en butte à toutes sortes de vexations : la pestaille les suit dans la rue, les relance jusque chez eux, fait des ragots chez les patrons dans l'espoir de les réduire à la famine.

Chez les bistrots où les camarades se réunissent, ces salauds de mouchards s'amènent aussi et en racontent tant au troquet qu'il finit par refuser sa salle.

Mais, comme les fistons ne se laissent pas influencer, ces crapuleux policiers en voulant étouffer les idées ne réussissent qu'à les éparpiller : en effet, les copains étant obligés de changer souvent de bistrot sèment le bon grain dans trente-six endroits.

Et, comme la police sait se faire exécuter, autant que les bons fioux savent se rendre sympathiques, un peu partout il germe des gas qui ont la ficaille, les cafards et les exploités dans le nez — et qui, turellement, en pincet bougrement pour la Sociale libertaire.

### Chouette binaise!

AMIENS. — Y a Amiens une floppée de fistons qui ont pris une riche habitude : tous les dimanches ils s'en vont en balade dans les environs, choisissant les patelins où y a une fête, puis une fois là, ils guignent le cabaret ou le café qui leur semble le plus vaste, s'y rendent et, sans faire de magnés, ils poussent des chansons anarchotes, débitent des monologues.

C'est de la bonne propagande et les idées s'infiltrant en douceur.

Les chanteurs ne manquent pas de gosier et les copines qui s'amènent avec eux sont girondes et roucoulent gentiment.

Le populo applaudit et, insensiblement, il est gagné et le préjugé que la police repand à plaisir s'évanouit kif-kif les fantômes du brouillard, quand luit le soleil : « Tout de même, rumine un chacun, les anarchos ne sont pas si malfaités qu'on nous l'a dit : ils ont tous bonne figure... »

Y a pas qu'à Amiens que se pratique ce truc propagandiste et, partout où les copains en usent, il donne de bons résultats. Pour cela, y a pas besoin de tirer des plans de longueur, les circonstances décident : et y a pas besoin de location de salle, de déclaration préalable, — ça se passe à la bonne franquette.

Aussi il est à souhaiter que ce fourbi se généralise.

### Gare aux Chats-fourrés!

ALGER. — Le 2 juillet, au Palais d'injustice, André Reclus, Ramson et Vernet sont repassés en jugement.

L'avocat bêcheur, un nommé Bussièrès, s'est fendu d'un violent réquisitoire et a énergiquement réclamé cinq ans de prison pour chacun des trois prévenus.

Le prononcé du jugement sera rendu le 10 juillet. Les chats-fourrés auraient dû attendre jusqu'au 14, — pour fêter la prise de la Bastille, c'eût été tout à fait dans la note.

### Rosserie de proprio

TRIGNAC. — Voilà deux ans que des locatos payent rubis sur l'ongle leur loyer de 12 fr. par mois pour une méchante bicoque.

Le proprio, un débitant, vient de signifier à son locato qu'il ait à déguerpir ou à payer 5 fr. par mois en plus. Et ça, parce qu'il ne s'approvisionne pas chez lui!

Ainsi, c'est à cent sous par mois que ce commerçant estime l'impôt qu'il râflait sur son locato. Celui-ci l'ayant lâché il veut se rattraper et retrouver son bénéf par ricochet.

Voilà, pris sur le vif, le truc que pratiquent couramment les exploités : quand la gouvernance leur colle des impôts, sans s'épater, ils les repassent sur le dos du populo qui, ne pouvant les repasser à personne est obligé de payer pour les bourgeois.

Ce qui prouve qu'il n'y a pas à tirer des plans pour amoindrir le vol — mais à s'aligner pour le supprimer carrément.

Le camarade Favier se propose de faire une tournée de conférences dans toute la région du Nord. En conséquence les camarades de ladite région qui veulent communiquer avec lui pour l'organisation de ces conférences, peuvent lui écrire, 78, rue de Mouveaux, à Roubaix.

## Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre 2, rue d'Orchamps.

Le vendredi 9 juillet le camarade Ferrière commencera une série de conférences sur les applications de la médecine dite légale.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard; chez Lille, rue Burq.

— Dimanche 11 juillet, à 2 h. de l'après-midi, salle Jules, 6, boulevard Magenta, conférence publique, par E. Girault et F. Prost.

Ordre du jour : l'Inquisition policière et la propagande anarchiste, étude sur le Communisme.

Après la conférence, chants et récits.

Prix d'entrée : 0 fr. 20 pour les frais.

— La Justice Sociale. Réunion mardi 13 juillet, au café de la Renaissance, 69, rue Blanche.

A 7 h., banquet amical libertaire, à la carte.

A 10 h., causeries d'Alphonse Argence, Louis Martin, Chevallier.

Saint-Denis. — Bibliothèque Sociale de Saint-Denis, salle Montéremal, 35, rue de la République.

Réunion, tous les samedis soir, à 8 h. 1/2; causeries, lectures, discussions.

Appel est fait aux militants, anciens et nouveaux, pour aider les initiateurs.

Pantin. — Les copains de Pantin, Les Prés, Quatre-Chemins sont priés de se rendre le 13 juillet, rue de Paris, 21, chez Morin, à 8 h. 1/2.

Urgence.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Lyon. — Dimanche 10 juillet, balade champêtre à Vernaison.

Rendez-vous des camarades à 9 h. précises du matin, place de la Charité, kiosque du tramway.

St-Etienne. — Les camarades qui désirent prêter leur concours, pour la soirée familiale qui doit avoir lieu au bénéfice de l'Ecole Libertaire sont priés de se rendre au café Mounier, place Chavanelle, le dimanche 11 juillet, à 4 h. du soir.

— Le camarade de Villefranche, qui a télégraphié à Dumas, chez Mounier (la dépêche ne lui est parvenue que le 2 juillet) est prié de lui écrire à l'adresse suivante : A. Dumas, céramiste, à Pont-de-l'Ane, par Terrenoire (Loire).

— Le compagnon Dumas se met à la disposition des groupes qui voudraient organiser des soirées familiales au bénéfice de l'Ecole libertaire pour leur faire une causerie ou une conférence sur ce sujet.

Marseille. — Dimanche 11 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle des Francs-Cœurs, Belle de Mai, soirée familiale.

Concert et causeries par les camarades Jouvarin, Roux, et Renard, au bénéfice de l'Ecole libertaire et des expulsés espagnols.

Entrée : 0 fr. 40.

Bordeaux. — Les copains qui ont des listes de souscription pour la soirée familiale en préparation sont priés de les transmettre au groupe, 63, rue Leyteire.

Lille. — Dimanche 11 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Liberté, 21, rue de la Vignette, conférence par Ch. Favier.

Sujet traité : Le principe d'autorité.

Roubaix. — Samedi 10 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par Ch. Favier, à la Brasserie Libertaire, 78, rue de Mouveaux.

Reims. — Dimanche 11 juillet, à 2 h. 1/2, salle de la Libre-Pensée, 4, rue Béthény, conférence publique et contradictoire organisée par l'Union des Travailleurs. Le concours du camarade Pelloutier est assuré. Tous les socialistes, sans distinctions d'école, sont invités. A la suite de la conférence, concert et bal.

Entrée : 0 fr. 25.

Tours. — Les libertaires se réuniront samedi 10 juillet, à 8 h. 1/2 du soir. Lectures, récréations, causerie.

On trouvera les journaux, brochures et chansons libertaires.

B. et D. Angers. — W. Calais. — C. J. L. Pont Hébert. — C. Marseille. — (N. Hodimont; C. Reigac; M. San Francisco, par T. N.) — H. Vienne. — A. Elbeuf. — S. Cette. — B. Weir City. — T. Thizy. — V. Mallemort. — B. Toulouse. — P. Bordeaux. — V. Nîmes. — R. Farges. — F. Amiens. — P. St-Etienne. — R. Nouzon. — N. Alger. — V. Reims. — L. Orléans. — N. Tours. — P. St-Chamond. — N. Evryville. — T. Haudrey. — G. Carmaux. — J. Prè St-Gervais. — N. Liège. — P. Reims. — H. St-Nazaire. — L. Fourchambault. — M. Roubaix. — P. Briculles.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



Avant la prise de la Bastille

Aujourd'hui



Kif-kif bourriquot!